

JEAN-MARIE VERPOORTEN, DÉCRYPTEUR DE LA PENSÉE INDIENNE

Christophe VIELLE

Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve

Jean-Marie Verpoorten (abrév. JMV) a vu le jour à Huy le 26 octobre 1938, année même de la mort du grand indianiste belge Louis de La Vallée Poussin (qui s'était éteint le 18 février). Son enfance se déroule dans un milieu hutois modeste et cultivé, où la musique et la littérature sont à l'honneur. École primaire, humanités gréco-latines (avec un intérêt marqué pour les sciences) et scoutisme (sous l'identité de perdreau appliqué) s'inscrivent dans un cadre socio-religieux catholique.

Il entame des études de philologie classique aux Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur où il effectue ses deux années de candidature (1956-1958), au cours desquelles il se lie d'amitié avec le théologien Hervé Cnudde (1939-2014), alors novice au Studium Generale dominicain de La Sarte (à Huy). C'est en participant à des week-ends thématiques culturels organisés à La Sarte par le Père Dominique Pire o.p. (1920-1969 ; Prix Nobel de la Paix en 1958), qu'il découvre les religions de l'Inde, et notamment celle que l'on qualifie de « védique », dans leur présentation par le Père Humbert Cornelis o.p. (1915-1999?).

Inscrit en philologie classique à l'Université de Liège pour sa licence (achevée en 1960), JMV s'initie au sanskrit à partir de 1958 avec Louis Deroy (1921-2003)¹ – le *iti* en guise de guillemets suscite son premier émerveillement syntaxique (il reprendra la question de l'usage de cette particule dans plusieurs de ses écrits). Un temps assistant du linguiste René Fohalle (1899-1984) à l'Université de Liège, il publie ses deux premiers articles relatifs au lexique et à la symbolique du végétal en Grèce ancienne (1962). Il fait aussi la connaissance en 1961 du capitaine Jean Dantinne (1930?-1996), lequel voulait suivre les cours de Mgr Étienne Lamotte (1903-1983) en son appartement de Bondgenotenlaan à Leuven. Le grand savant du bouddhisme, aux allures débonnaires de curé de campagne, accepta de recevoir chez lui les deux curieux, auxquels il se contenta cette fois de montrer sa bibliothèque.

¹ L'enseignement du sanskrit par L. DEROY (qui reprit cette charge de René Fohalle, lequel l'avait assumée à partir de 1929, à la suite de Joseph Mansion [1877-1937]) est encore accessible via son *Padaśas. Manuel pour commencer l'étude du sanskrit même sans maître*, 2 t., Louvain-la-Neuve, 1980 (Série Pédagogique de l'Institut de Linguistique de Louvain, 8-9) ; sur *iti*, cf. t. 1, p. 129 (§ 52).

JMV partit ensuite se former à l'indianisme à Paris, en tant qu'élève titulaire de l'École Pratique des Hautes Études (1963), auprès de Louis Renou (1896-1966), lequel lui suggéra le sujet du travail doctoral qu'il allait entreprendre ; il obtint cette même année à Paris un certificat d'études indiennes à la Sorbonne, où il suivit les cours d'Armand Minard (1906-1998), et un certificat de tamoul à l'École des langues orientales vivantes (futur INALCO). À son retour, il acheva sa licence en histoire et littératures orientales à l'Université de Liège (1964). À cette époque, tout en répondant d'abord à sa curiosité intellectuelle et à une logique interne propre, la réflexion indianiste de JMV s'inscrit aussi parfois dans un contexte de dialogue inter-religieux. Ainsi en 1964-1965, il participe à l'une des sessions estivales de l'Université de Paix, co-fondée (d'abord comme Centre Mahatma Gandhi en 1960-1963) par le Père Pire et le juriste libre-penseur Raymond Vander Elst (1914-2008), à Tihange-lez-Huy, consacrée aux religions de l'Asie, où les spécialistes qui s'exprimèrent le firent soit en tant que théologiens catholiques, comme le Père Cornelis (cf. *supra*), soit en tant que scientifiques, comme Lamotte à propos du bouddhisme ou, de l'Université libre de Bruxelles, Ludo Rocher (1926-2016). En 1967, il publie dans une revue missionnaire consacrant un numéro spécial au dialogue avec l'hindouisme un article traitant de l'intérêt de quelques grands thèmes de cette religion par rapport au christianisme, écrit à la suite duquel il aura l'occasion de rencontrer le Père Richard De Smet s.j. (1916-1997) spécialiste de ces questions.

En 1964-1965, JMV qui accomplissait alors un baccalauréat spécial en philosophie thomiste à l'Université catholique de Louvain, rendit à nouveau visite (avec Dantinne) à Lamotte, cette fois par l'entremise du théologien et philosophe Claude Troisfontaines (1938-) qui lui était lié. JMV retourna voir Lamotte à Leuven puis, plus tard, à Ave-et-Auffe, pour lui demander son appui pour un mandat du FNRS (Lamotte siégea à la Commission de philologie du FNRS de 1947 à 1970). Lamotte en sa demeure famennoise prit le temps de l'écouter, lui parla brièvement de son propre travail sur le *Vimalakīrtinirdeśa*, et ils mangèrent des tartines de confiture de groseilles délicieuses que la sœur du Monseigneur avait préparées.

À défaut de financement pour ses recherches, JMV, marié et qui allait avoir quatre enfants, en tant qu'agrégé de l'enseignement secondaire (1965) enseigna à temps partiel, pendant plus de trente-cinq ans, les langues classiques au Petit Séminaire (Collège) Saint-Roch, à Ferrières, et à l'Institut Notre-Dame, à Verviers (où il s'installa). À la mort de Renou, qui avait supervisé les premières esquisses de son travail, il fut près d'abandonner son doctorat ; Jacques Duchesne-Guillemin (1910-2012) le relança heureusement alors et assumait la

direction de sa thèse. Celle-ci fut achevée (avec l'aide d'une bourse du FNRS pour l'année de sa conclusion) et soutenue à l'Université de Liège en 1974, avec Deroy, Charles Hyart (1913-2004)², Henri Limet (1924-2009) et l'indianiste français Jean Filliozat (1906-1982) dans le jury. Cette même année, JMV passant à Ave-et-Auffe s'y arrêta pour saluer Lamotte. Il pleuvait à seaux. JMV sonna à la porte du manoir ; un maître d'hôtel l'accueillit et l'informa que « Monseigneur fête son éméritat avec tous ses collègues » ; il alla quand même chercher Lamotte qui, riant de cette situation incongrue, s'en vint dire à JMV qu'il tombait mal pour parler d'indianisme.

Le travail doctoral de JMV fut aussi relu par l'indianiste néerlandais Jan Gonda (1905-1991) avant sa publication (1977). Ce décryptage minutieux, en sept-cent sept paragraphes, du fonctionnement de la phrase sanskrite, analysant la mécanique subtile du positionnement des différents types de mots sur base d'un texte védique de référence (et constituant aussi une anthologie de plus de mille deux cent phrases traduites de celui-ci), s'achève ainsi :

« En manière de conclusion, on dira que les recherches sur l'ordre des mots apportent à ceux qui les entreprennent une familiarité inégalée avec les textes, et, à ceux-ci, une vie renouvelée.

C'est ainsi que le texte de l'*A[itareya-]B[rāhmaṇa]*, trituré tant de fois et disséqué en maintes parcelles, loin de se réduire à une œuvre morte, s'est chargé de la tension et du dynamisme qui naissent du jeu, en chaque mot et en chaque phrase, de la contrainte du système et de la liberté de celui qui la manie. Une telle oscillation ne peut que stimuler l'esprit et la recherche, car elle est le propre de toute vie. »

Désireux certes de poursuivre sa lecture « disséquante » de textes spéculatifs sanskrits, mais aussi conscient des limites de telles recherches linguistico-stylistiques quant à la généralisation des résultats par rapport à l'énormité de l'effort fourni, JMV, qui ne publiera plus que quatre études de ce type (1991, 1993, 1997, 2001), délaissant l'« épexégèse » du sujet (syntaxique) préféra se tourner vers l'exégèse de l'objet (rituel) lui-même. Son article para-structuraliste (remarqué) de 1977 sur « unité et distinction dans les spéculations rituelles védiques » annonce ce virage épistémologique. La lecture intégrale de la traduction anglaise par le pandit indien Ganganath Jhā du Commentaire de Śabara au *Mīmāṃsā-sūtra* (Baroda, 1933-1936) sera déterminante dans le déplacement

² Classique et slavisant (il donna cours de russe à l'Université de Liège), ce disciple de René Fohalle avec qui il apprit le sanskrit, publia en indianisme *Les contes de l'Inde*, Bruxelles, 1944 (Collection Lebègue), et « Le poème *Nal'i Damajanti* de V. A. Zukovskij et l'original hindou », dans *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. 12 (= *Mélanges Henri Grégoire*, t. 4), 1952, pp. 185-200.

de son intérêt scientifique principal vers la philosophie du rituel (védique) ou Mīmāṃsā (première), le plus orthodoxe des « points de vue » philosophiques brahmaniques classiques, partagé entre l'école de Kumārila et celle de Prabhākara. Ses premiers articles témoignant de son immersion dans ces textes techniques ardu, qu'il s'évertue à décrypter quand ils ne restent pas, comme il doit parfois le reconnaître, « cryptiques », commencent à paraître à partir de 1981. Mais JMV ne se contente pas de parcourir et d'éclairer les textes, il s'informe aussi largement sur toute la littérature secondaire, partageant en outre le fruit de ses lectures au travers des innombrables comptes rendus qu'il en rédige. L'occasion lui sera donnée de fournir à ceux qui s'intéressent à la Mīmāṃsā un outil de référence indispensable, témoignant de la masse des sources et travaux qu'il a dépouillés en la matière : ce sera le volume *Mīmāṃsā Literature* (1987) dans la série prestigieuse *A History of Indian Literature* éditée par Jan Gonda, lequel ouvrage reste un modèle de concision encyclopédique et d'utilité pratique. En guise d'annexes à celui-ci, on citera aussi ses notices, pour deux encyclopédies différentes (1992, 1996/2009), faisant le point sur une série de philosophes indiens, ne relevant pas seulement de la Mīmāṃsā. Au sein de celle-ci, JMV explorera plus particulièrement la pensée de l'école de Prabhākara, restée peu étudiée, et notamment la théorie de la connaissance telle qu'exposée par l'auto-proclamé disciple du précédent, Śālikanātha, dans sa *Prakaraṇapañcikā*. À part quelques leçons sur ce texte reçues du pandit Subrahmanya Sastri³ à Madras durant l'été 1984 (à l'occasion d'un séjour de recherches de deux mois à l'Institut français de Pondichéry), JMV va indiquer seul pendant plus de trente ans dans cette œuvre difficile, ne communiquant que quelques bribes de ce travail au travers d'articles (1991, 2007) ou dans le cadre de séminaires spécialisés au cours des années 2000, pour livrer in fine, sous forme de monographie (2017), une traduction commentée exemplaire de la première section du chapitre sixième, consacré aux moyens de connaissance valide.

Les penseurs de la Mīmāṃsā sont aussi de grands polémistes, et leurs principaux adversaires, quand ce ne sont pas eux-mêmes (c'est-à-dire les tenants de l'école adverse), sont les bouddhistes. Il s'agit donc de bien connaître ces derniers. JMV aura notamment l'opportunité d'approfondir sa connaissance du bouddhisme en participant activement, à la demande de Jean Dantinne, devenu entre-temps un des plus zélés disciples de Lamotte (alors décédé), à

³ Il s'agit de S. Subrahmanya Sastri, ancien *reader* à l'Université de Madras et éditeur de la *Bṛhatī* de Prabhākara accompagnée du commentaire (*R̥juvimalā Pañcikā*) de Śālikanātha (t. 3-5, Madras, MUSS 24-26, 1962, 1964 et 1967), et non de A. Subrahmanya Sastri, l'éditeur de la *Prakaraṇapañcikā* (Benares, 1961).

l'édition de la version anglaise de l'*Histoire du bouddhisme indien* (1988), publication qui sera suivie, toujours à l'initiative du même, d'un « Premier » (il n'y en aura pas d'autre) *Colloque Étienne Lamotte* international, UCL - ULg (Bruxelles - Liège, 1989), pour lequel JMV officia comme Secrétaire. Notre indianiste participa aussi, comme intervenant (et auditeur intéressé par les travaux de ses collègues), à quelques grandes réunions scientifiques internationales comme les *World Sanskrit Conference* de Leiden (1987), Vienne (1990), Bangalore (1997 ; son troisième et dernier séjour en Inde) et Helsinki (2003), le *Congress of the International Association of Buddhist Studies* de Lausanne (1999), l'un ou l'autre congrès international d'histoire des religions, etc.

Son intérêt pour la philosophie et les croyances plus générales du bouddhisme, notamment dans leurs rapports avec celles du brahmanisme, se reflète dans toute une série d'articles (1999, 2002, etc.), et culmine dans son ouvrage de 2012 (*Acte rétributif, Renaissance et Transmigration dans le bouddhisme des origines*), lequel tire son origine de la Chaire Satsuma dont il fut titulaire à l'Université catholique de Louvain au printemps 2003 (il fut aussi en charge de celles de 2006 et 2013). Sa réflexion en la matière fut aussi alimentée par son enseignement de *Questions approfondies de bouddhisme* à l'Université de Liège, cours « libre » créé en 1996 avec l'appui de l'égyptologue Michel Malaise (1943-2016) et qu'il donna gracieusement en tant que Maître de conférences jusqu'en 2012. Il délivra aussi épisodiquement un cours d'introduction au bouddhisme à la Faculté ouverte des Religions du Centre inter-universitaire de Formation Permanente à Charleroi, de 2002 à 2010. Ouvert aux derniers développements en matière de communication scientifique visant le grand public, il accepta encore en 2016 de participer, en vétéran, à l'expérience d'un « MOOC » *Oriental Beliefs* produit à l'UCL. Ceux qui eurent la chance d'être parmi les auditeurs de ses conférences se souviendront de son enthousiaste théâtralité, teintée d'humour et de distanciation lucide par rapport à son objet⁴, propres à faire apprécier les matières a priori les plus rébarbatives (étant lui-même allergique à tout ce qui peut être rasoir ou « barbant »).

⁴ Extraits (communications personnelles) : [à propos d'une anecdote circulant sur la question de l'exo- ou endo-thermicité de l'enfer] « L'exclamation de Jessica "oh! mon Dieu..." après sa nuit d'amour avec l'étudiant me rappelle celle de Mahâdeva, l'incestueux *serial killer* à l'origine du premier schisme dans le bouddhisme : devenu *arhat* et constatant qu'il avait toujours des rêves, il s'exclama devant cet échec "oh malheur!" et débuta avec ce cri sa carrière d'hérésiarque. » Ou encore : [à propos d'un passage cryptique de la *Prakaranapañcikā*] « Ces phrases sont typiques de la façon bizarroïde de raisonner de ces auteurs. Ils soulignent la ressemblance partielle de trois choses totalement différentes sous prétexte qu'il y a un point de ressemblance entre elles. C'est comme si on disait : cette étable à cochons est une habitation (humaine), parce qu'il y fait chaud (comme dans les maisons des hommes). »

La question du comique et du rire (jusqu'au dénigrement) en Inde ancienne fit d'ailleurs l'objet de plusieurs de ses articles (1983, 1988, 2002). Fidèle à la S.B.É.O. depuis la renaissance de ses *Acta* en 1980, JMV mettra aussi sa curiosité naturelle au service des diverses thématiques des *Journées orientalistes* annuelles de la Société, pour produire une série de recherches ciblées sur des sujets variés, parfois même anecdotiques (et de ce fait ailleurs dédaignés), prenant toujours comme base des sources littéraires indiennes classiques, philologiquement abordées et scrupuleusement interprétées (1980, 1986, 1991, 1999, 2001, 2005, 2006, 2007, 2009, 2015, 2016).

Le goût du bon mot est aussi, chez JMV, celui du mot correct. Son souci de précision terminologique, qui s'exprima d'abord dans une contribution à un volume de la collection *Homo Religiosus* (1983) dirigé par Julien Ries (1920-2013), puis dans cinquante-sept notices lumineuses sur des notions philosophiques sanskrites pour l'*Encyclopédie philosophique universelle* (1990), trouvera sa forme la plus aboutie dans un monumental *Répertoire des termes philosophiques sanskrits* actuellement en préparation. Toujours infatigable, JMV est, en effet, en train de mettre en forme un tel dictionnaire encyclopédique sur base de plusieurs tiroirs de milliers de fiches de références consciencieusement constituées au cours d'un cheminement intellectuel de près de cinquante ans dans la pensée indienne ancienne, pensée riche et complexe qu'il aura ainsi substantiellement contribué à décrypter au bénéfice spirituel de tous.